BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00068.03

Control Number: AAT-4902
OCLC Number : 06989258
Call Number : W 381.54N F889 no. 4
Title : Lodoïska, ou, Les tartares : histoire polonaise.
Imprint : A Paris : Chez Delarue, [18--]
Format : [3], 16-100 p. ; 16 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: RT

LODOÏSKA,

OU

LES TARTARES,

HISTOIRE POLONAISE.



Lovzinski sauve Lodoïska.

LODOÏSKA

OU

LES TARTARES,

HISTOIRE POLONAISE.



A PARIS,

Chez DELARUE, Libraire, quai des Augustins, n.° 11;
Et à LILLE, chez CASTIAUX, Libraire.

LILLE. — IMPRIMERIE DE BLOCQUEL.

LODOÏSKA,

HISTOIRE POLONAISE.

Mon histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très-commode, mais quelquefois aussi très-dangereux, d'avoir un ancien nom à soutenir et de grands biens à conserver. Unique rejeton d'une famille illustre, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, je devais occuper dans mon pays les premières charges de l'état, et je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom des Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, et ce nom va périr en moi ! Je sais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains et les richesses corruptrices ; peut-être me consolerais-je si je n'avais perdu que cela ; mais, mon jeune ami, je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, et je ne reverrai jamais ma patrie ! Quel courage assez endurci pourrais-je opposer à de pareilles douleurs.

Mon père Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus que par son sang, jouissait à la cour de cette considération qui suit toujours la faveur du prince, et que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnait à l'éducation de

mes deux sœurs l'attention d'un père tendre ; il s'occupait surtout de la mienne, avec le zèle d'un vieux gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étais l'unique espoir, avec l'activité d'un bon citoyen qui ne désirait rien tant que de laisser à l'état un successeur digne de lui.

Je faisais mes exercices à Varsovie ; là se distinguait entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P.... Aux charmes d'une figure à la fois douce et noble, il joignait les agrémens d'un esprit heureusement cultivé ; l'adresse peu commune qu'il déployait dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paraissait vouloir cacher son mérite à ses propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus ; l'urbanité de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixaient l'attention, commandaient l'estime, et le rendaient cher à cette brillante jeunesse qui partageait nos travaux et nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères et la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. de P..., ce serait me louer beaucoup : quoi qu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, et l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune et de gloire dont elle est possédée, et l'amour dont le pouvoir suprême absorbe et concentre toutes nos facultés sur un seul objet ; cet âge des plaisirs innocens et de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les im-

pulsions de sa sensibilité naissante, et se donne sans partage à l'objet de ses affections désintéressées ! Alors, mon cher Belmont, alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de M. de P***, je n'entreprenais rien dont je ne l'instruisisse d'abord ; ses conseils réglaient ma conduite, les miens déterminaient ses résolutions, et par cette douce réciprocité, notre adolescence n'avait point de plaisirs, qui ne fussent partagés, point de peines qui ne se trouvassent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie, me fit ses tendres adieux ! Nous nous promîmes de nous conserver, dans tous les temps, ce vif attachement qui avait fait le bonheur de notre adolescence; je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreraient jamais. Quel vide immense laissa dans mon cœur l'absence de mon ami ! d'abord il me sembla que rien ne pouvait me dédommager de sa perte; la tendresse d'un père, les caresses de mes sœurs ne me touchaient que faiblement. Je sentis qu'il ne me restait, pour chasser l'ennui, d'autre moyen que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile : j'appris la langue française, déjà répandue dans toute l'Europe; je lus avec délices des ouvrages fameux, éternels monumens du génie, et j'admirai comment, dans un idiôme aussi ingrat, avaient pu se distinguer à ce point tant de poètes célèbres, tant d'excellens écrivains, justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie; je me formai

surtout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, et que des hommes, moins humains que vaillans, ont appelé le grand art de la guerre. Plusieurs années furent employées à ces études aussi difficiles qu'approfondies ; enfin elles m'occupèrent uniquement. M. de P..., qui m'écrivait souvent, ne recevait plus que des réponses courtes et rares ; notre correspondance languissait négligée, lorsque enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon père était depuis long-temps lié très-étroitement avec le comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand capitaine et brave soldat, avait signalé, dans plus d'une rencontre, son courage bouillant et son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avait puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement, d'une inébranlable constance, d'un dévouement absolu. Comme ces héros à qui Rome idolâtre et reconnaissante éleva des autels, Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays, il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense, il eût même immolé sa fille unique, sa chère Lodoïska.

Lodoïska! qu'elle était belle! que je l'aimai! son nom chéri est toujours sur mes lèvres, son image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle ; j'abandonnai mes études, l'amitié fut entièrement oubliée; je consacrai tous mes mo-

mens à Lodoïska. Mon père et le sien n'avaient pu long-temps ignorer mon amour; ils ne m'en parlaient pas, ils l'approuvaient donc. Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînait : je pris mes mesures de manière que je voyais presque tous les jours Lodoïska, ou chez elle, ou chez mes sœurs qu'elle aimait beaucoup ; deux années se passèrent ainsi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, et me dit : Ton père et moi nous avions fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avait d'abord justifiées; je t'ai vu long-temps employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui.... (Il vit que j'allais l'interrompre, il m'en empêcha.) Que vas-tu me dire? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore? crois-tu que j'avais besoin d'être chaque jour témoin de tes transports, pour sentir combien ma Lodoïska mérite d'être aimée? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne suffit pas que des faiblesses soient légitimes pour être excusées ; que celles d'un bon citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie ; que l'amour, l'amour même, ne serait, comme toutes les viles passions, que méprisable ou dangereux, s'il n'offrait aux cœurs généreux un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Ecoutes : notre monarque valétudinaire semble toucher à sa fin; sa santé chaque jour plus chancelante a réveillé l'ambition de nos voisins

ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions ; ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne ; déjà deux mille gentilshommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace : va te joindre à cette brave jeunesse, va, et sur-tout à la fin de la campagne, reviens, couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'hésitai pas un moment ; mon père approuva mes résolutions, mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité ; il me tint long-temps pressé contre son sein ; une tendre sollicitude était peinte dans ses regards ; il ne m'adressa que de tristes adieux ; le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appelait une faiblesse. Sèche tes pleurs, me dit-il ou garde-les pour Lodoïska ; ce n'est qu'à de faibles amans qui se séparent pour six mois, qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, et de mon départ, et des motifs qui me déterminaient. Lodoïska pâlit, soupira, regarda son père en rougissant, et m'assura d'une voix tremblante, que ses vœux hâteraient mon retour, et que son bonheur était dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvais-je craindre ? Je partis ; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté ;

les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui pût produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes: nous nous bornâmes à les suivre et à les observer; ils nous rencontraient partout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver; et notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara. Je revenais à Varsovie, plein d'impatience et de joie; je croyois que l'hymen et l'amour allaient me donner Lodoïska.... hélas! je n'avais plus de père! J'appris en entrant dans la capitale, que la veille même, Lovzinski était mort d'une apoplexie. Ainsi je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des pères; je ne pus que me traîner sur sa tombe que j'arrosai de mes pleurs.

Ce n'est point, me dit Pulauski, peu touché de ma douleur profonde, ce n'est point par des larmes stériles qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen qui l'aurait utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Epuisé par une maladie longue, notre monarque n'a pas quinze jours à vivre, et du choix de son successeur dépend le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux états, où tu vas le représenter; c'est là qu'il

doit revivre en toi ; c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, et déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies, qui, toujours fermes, incorruptibles et justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considèrent que le bien de leur pays ; que l'or et les promesses ne peuvent séduire, que les prières ne sauraient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui distinguaient ton père ; voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empresser à recueillir. Le jour où nos états s'assemblent pour l'élection d'un roi, est l'époque certaine à laquelle se manifestent les prétentions de plusieurs concitoyens, plus occupés de leur intérêt personnel, que jaloux de la prospérité de leur patrie; et les desseins pernicieux des puissances voisines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les divisant. Mon ami, je me trompe ou le moment fatal approche qui va fixer à jamais les destins de mon pays menacé ; ses ennemis conspirent sa ruine, ils ont préparé dans le silence une révolution qu'ils ne consommeront pas tant que mon bras pourra soutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon pays, lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrémité, quelque

affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire ; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après laquelle cet état régénéré reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski ; les faibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés. Je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil où la patrie est en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoïska.

Pulauski ne parla pas en vain ; je sentis quels devoirs plus essentiels j'avais désormais à remplir ; mais les soins importans dont je m'occupais n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir, la tristesse de mes sœurs, leur amitié compatissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces, de mon amante, firent sur mon cœur ému, plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoïska vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affligée que moi des événemens cruels qui différaient notre union ; et mes chagrins, ainsi partagés, se trouvèrent sensiblement adoucis.

Cependant le roi mourut, et la diète fut convoquée. Le jour même qu'elle devait s'ouvrir, à l'instant où j'allais m'y rendre, un inconnu se présente dans mon palais, et demande à me parler sans témoins. Dès que mes gens se sont retirés, il entre avec précipitation, se jette dans mes bras, et m'embrasse tendrement. C'était M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avaient pas tellement changé,

que je ne pusse le reconnaître ; je lui témoignai la surprise et la joie que me causait son retour inattendu. Vous serez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant, et vais me rendre à l'assemblée des états : est-ce trop présumer de votre amitié, que de compter sur votre voix ? — Sur ma voix ! Et pour qui ? — Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, Pour moi, continua-t-il avec vivacité ; il n'est pas temps de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune, et me permet de nourrir de si hautes espérances ; qu'il vous suffise maintenant de savoir, que du moins mon ambition est justifiée par le plus grand nombre des suffrages, et qu'en vain deux faibles rivaux se preparent à me disputer la couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, poursuivit-il en m'embrassant encore, si vous n'étiez pas mon ami, si je vous estimais moins, peut-être m'efforcerais-je de vous éblouir par de grandes promesses ; peut-être vous montrerais-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble et vaste carrière va désormais vous être ouverte : mais je n'ai pas besoin de vous séduire, et je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, et vous le savez comme moi, depuis plusieurs années notre Pologne affaiblie ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puissances qui l'environnent ; et le désir de s'enrichir de nos dépouilles peut réunir en un moment nos ennemis divisés.

Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provin-

ces deviendrait l'infaillible suite. Sans doute, en des temps plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des élections ; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protègera nécessairement un roi qui sera son ouvrage : en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance qui rendrait notre perte inévitable, et vous vous assurez un allié puissant que nous opposerons avec succès aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les raisons qui m'ont déterminé : je n'abandonne une partie de nos droits que pour conserver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter sur un trône chancelant que pour l'affermir par une saine politique ; je n'altère enfin la constitution de cet état, que pour sauver l'état entier.

Nous nous rendîmes à la diète, j'y votai pour M. de P** ; il obtint en effet le plus grand nombre des suffrages ; Mais Pulauski, Zaramba et quelques autres, se déclarèrent pour le prince C**. On ne put rien décider dans le tumulte de cette première assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P** revint à moi ; il m'invita à le suivre dans le palais que des émissaires secrets lui avaient déjà préparé dans la capitale. Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures : alors se renouvellèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable ; alors j'instruisis M. de P** de mes liaisons intimes avec Pulauski et de mon amour pour Lodoïska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande ; ils m'apprit quels événemens avaient préparé sa grandeur prochaine, il m'expliqua ses desseins se-

crets, et je le quittai, convaincu qu'il était moins occupé du désir de s'élever, que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-père, que je brûlais de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenait à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paraissait aussi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoïska, dès qu'il me vit paraître ; le voilà cet homme que j'estimais et que vous aimiez ! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre, il poursuivit : Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P*** ; une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez, vous saviez ses desseins, ce matin à la diète, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé ; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément ? Je le priai de m'entendre ; il se contraignit pour garder un silence farouche : je lui appris comment M. de P***, que j'avais négligé depuis long-temps, m'avait surpris par son retour imprévu. Lodoïska paraissait charmé d'entendre ma justification. On ne m'abuse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski ; mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avais eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'assemblée des états. Et voilà vos projets ! s'écria-t-il ; M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens, que leur esclavage ! il le propose, un Lovzinski l'approuve ! et l'on me méprise assez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot ! moi ! je verrais sous le nom d'un Polonais, les

Russes commander dans nos provinces! les Russes! répéta-t-il avec fureur, ils règneraient dans mon pays! (Il vint à moi avec la plus grande impétuosité:) Perfide! tu m'as trompé et tu trahis ta patrie! sors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

Je vous l'avoue, Belmont, un affront si cruel et si peu mérité me mit hors de moi-même: dans le premier transport de ma colère, je portai la main sur mon épée; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille éperdue, se précipita sur moi: Lovzinski, qu'allez-vous faire? Aux accens de sa voix si chère, je repris ma raison égarée; mais je sentis qu'un seul instant venait de m'enlever Lodoïska pour toujours. Elle m'avait quitté pour se jeter dans les bras de son père: le cruel vit ma douleur amère, et se plut à l'augmenter. Va, traître, me dit-il, va! Tu la vois pour la dernière fois.

Je retournai chez moi désespéré; les noms odieux que Pulauski m'avait prodigués revenaient sans cesse à ma pensée: les intérêts de la Pologne et ceux de M. de P*** me paraissaient si étroitement liés, que je ne concevais pas comment je pouvais trahir mes concitoyens en servant mon ami. Cependant il fallait l'abandonner ou renoncer à Lodoïska: que résoudre? quel parti prendre? Je passai la nuit toute entière dans cette cruelle incertitude; et quand le jour parût, j'allai chez Pulauski, sans savoir encore à quoi je pourrais me déterminer.

Un domestique resté seul dans le palais, me dit que son maître était parti au commence-

ment de la nuit avec Lodoïska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski était allé. Je l'ignore absolument, me répondit-il ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venait de se passer entre vous, j'osai m'approcher et prêter l'oreille. Lodoïska pleurait ; son père furieux l'accablait d'injures, lui donnait sa malédiction et je l'entendis qui lui disait : Qui peut aimer un traître, peut l'être aussi ; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

Pouvais-je encore douter de mon malheur ? J'appelai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles ; je lui ordonnai de placer autour du palais de Pulauski des espions vigilans, qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y serait passé ; de faire suivre Pulauski partout, s'il rentrait avec moi dans la capitale ; et ne désespérant pas de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

Je parcourus tous les domaines de Pulauski, je demandai Lodoïska à tous les voyageurs que je rencontrai ; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée russe presque sous ses murs, sur les bords de la Vistule.

Il était nuit quand je rentrai dans la capitale ; les palais des grands étaient illuminés, un peuple immense remplissait les rues, j'entendis les chants d'alégresse, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques, tout m'annonça que la Pologne avait un roi.

Boleslas m'attendait avec impatience. Pulauski, me dit-il, est revenu seul dès le second jour ; il n'est sorti de chez lui que pour se rendre à la diète, où, malgré ses efforts, l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée tenue ce matin, M. de P*** réunissait presque toutes les voix, il allait être élu : Pulauski a prononcé le fatal *veto* ; à l'instant vingt sabres ont été tirés. Le fier palatin de...., que Pulauski avait ménagé dans l'assemblée précédente, s'est élancé le premier, et lui a porté sur la tête un coup terrible ; Zaremba et quelques autres ont volé à la défense de leur ami ; mais tous leurs efforts n'auraient pu le sauver, si M. de P*** lui-même ne s'était rangé parmi eux, en criant qu'il immolerait de sa main celui qui oserait approcher. Les assaillans se sont retirés : cependant Pulauski perdait son sang et ses forces, il s'est évanoui, on l'a emporté. Zaremba est sorti en jurant de le venger ; restés maîtres des délibérations, les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur-le-champ proclamé roi. Pulauski, rapporté dans son palais, a bientôt repris connaissance.

Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure ont déclaré qu'elle n'était pas mortelle ; alors quoiqu'il ressentît de grandes douleurs, quoi-

que plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein, il s'est fait porter dans sa voiture. Il était à peine midi quand il est sorti de Varsovie, accompagné de Mazeppa et de quelques mécontens. On le suit, et sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

On ne pouvait guère m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami était sur le trône; mais ma réconciliation avec Pulauski paraissait désormais impossible, et vraisemblablement j'avais perdu Lodoïska pour toujours. Je connaissais assez son père pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes; le présent m'effrayait, je n'osai porter mes regards sur l'avenir, et mes chagrins m'accablèrent au point, que je n'allai pas même féliciter le nouveau roi.

Celui de mes gens que Boleslas avait détaché à la poursuite de Pulauski, revint le quatrième jour; il l'avait suivi jusqu'à quinze lieues de la capitale: là, Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste, avait conçu des soupçons. Un peu plus loin, quatre de ses gens, cachés derrière une masure, avaient surpris mon courrier, et l'avaient conduit à Pulauski. Celui-ci, le pistolet à la main, l'avait forcé d'avouer à qui il appartenait: Je te renverrai à Lovzinski, lui avait-il dit; annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance. A ces mots on avait bandé les yeux à mon courrier, il ne pouvait dire où on l'avait conduit et renfermé; mais au bout de trois jours,

on l'était venu chercher ; on avait encore pris la précaution de lui bander les yeux, et de le promener pendant plusieurs heures ; enfin la voiture s'était arrêtée, on l'en avait fait descendre ; à peine il mettait pied à terre, que ses gardes s'étaient éloignés au grand galop ; il avait détaché son bandeau, et s'était retrouvé précisément à l'endroit où d'abord on l'avait arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Pulauski m'effrayaient beaucoup moins pour moi que pour Lodoïska, qui restait en son pouvoir : il pouvait dans sa fureur se porter contre elle aux dernières extrémités. Je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du père et la prison de la fille. Le lendemain j'instruisis mes sœurs de mon dessein, et je quittai la capitale : le seul Boleslas m'accompagnait ; je me donnai partout pour son frère. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'événement ne justifiait que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité au nouveau roi, les Russes répandus dans nos provinces, commettaient mille exactions dans les villes, et désolaient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines, désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoïska, vivement touché des malheurs de notre patrie, pleurant à la foi sur elle et sur moi, j'allais retourner à Varsovie, pour apprendre moi-même au nouveau roi à quels excès des étrangers se portaient dans ses états, lorsqu'une rencontre qui semblait devoir être pour moi très-fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venaient de déclarer la guerre à la Russie, et les tartares du Budziac et de la Crimée faisaient de fréquentes incursions dans la Volhinie où je me trouvais alors. Quatre de ses brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois près d'Ostropol.. J'avais très-imprudemment négligé de charger mes pisolets; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse et de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupait le troisième; le quatrième me combattait avec vigueur; il me fit à la cuisse une légère blessure, et reçut en meme-temps un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant débarrassé de son ennemi, qui, au bruit de la chûte de son camarade, prit la fuite. Celui que j'avais renversé le dernier, me dit en mauvais polonais: Un aussi brave homme que toi doit être généreux; je te demande la vie. Ami, au lieu de m'achever, secoures-moi; crois-moi, viens m'aider à me relever, bande ma plaie. Il demandait quartier d'un ton si noble et si nouveau, que je ne balançai pas. Je descendis de mon cheval; Boleslas et moi nous le relevâmes, nous bandâmes sa plaie. Tu fais bien, brave homme, me disait le Tartare, tu fais bien. Comme il parlait, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière; plus de trois cents Tartares accouraient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avais épargné, je suis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un signe il arrêta ses soldats prêts à me massacrer: il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas; ils ou-

vrirent leurs rangs pour laisser passer Boleslas, et moi.

Brave homme, me dit encore leur capitaine, n'avais-je pas raison de te dire que tu faisais bien ? tu m'as laissé la vie, je sauve la tienne ; il est quelquefois bon d'épargner un ennemi, et même un voleur.

Ecoute, mon ami, en t'attaquant j'ai fait mon métier, tu as fait ton devoir en m'étrillant bien ; je te pardonne, tu me pardonnes, embrassons-nous. Il ajouta : Le jour commence à baisser, je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit ; ces gens-là vont aller chacun à leur poste, et je ne pourrais te répondre d'eux. Tu vois ce château sur la hauteur à droite, il appartient à un certain comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup ; parce qu'il est fort riche : va lui demander un asyle ; dis-lui que tu as blessé Titsikan, que Titsikan te poursuit ; il me connaît de nom, je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées ; au reste, compte que pendant que tu seras chez lui, sa maison sera respectée ; garde-toi surtout d'en sortir avant trois jours, et d'y rester plus de huit : adieu.

Ce fut avec un vrai plaisir que nous prîmes congé de Titsikan et de sa compagnie. Les avis du Tartare étaient des ordres ; je dis à Boleslas : Gagnons promptement ce château qu'il nous a montré ; aussi bien je connais ce Dourlinski de nom ; Pulauski m'a quelquefois parlé de lui : il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré ; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse nous le sachions de lui. Je dirai à tout

hazard que c'est Pulauski qui nous envoie : cette recommandation vaudra bien celle de Titsikan : toi, Boleslas, n'oublie pas que je suis ton frère, et ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux fossés du château ; les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions ; je répondis que nous venions pour parler à leur maître, de la part de Pulauski ; que des brigands nous avaient attaqués et nous poursuivaient. Le pont-levis fut baissé, nous entrâmes ; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain sur les dix heures il pourrait nous donner audience. On nous demanda nos armes que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure, les chairs étaient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas ; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venaient d'être préparés, on nous y laissa sans lumière, et l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit ; Titsikan ne m'avait fait qu'une légère blessure, mais celle de mon cœur était si profonde ! Au point du jour je m'impatientai dans ma prison ; je voulus ouvrir les volets, ils étaient fermés à la clef. Je les secoue vigoureusement les serrures sautent, je vois un fort beau parc ; la fenêtre était basse, je m'élance, et me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour dont je considérai quelque temps l'architecture antique. Je restais là plongé dans mes réflexions, lorsqu'une

tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'était détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, et pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quelques instans après, une seconde tuile tomba à côté de moi : le hasard me parut surprenant; je me levai avec inquiétude; j'examinai la tour attentivement. J'aperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur une étroite ouverture; je ramassai les tuiles qu'on m'avait jetées; sur la première je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'est donc vous! vous vivez! et sur la seconde, ceux-ci : Delivrez-moi, sauvez Lodoïska.

Vous ne pouvez, mon cher Belmont, vous figurer combien de sentimens divers m'agitèrent à la fois; mon étonnnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne sauraient s'exprimer. J'examinais la prison de Lodoïska, je cherchais comment je pourrais l'en tirer; elle m'envoya encore une tuile, je lus : A minuit, apportez du papier, de l'encre et des plumes; demain, une heure après le soleil levé, venez chercher une lettre, éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre, j'appelai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidèle la rencontre inespérée qui mettait fin à mes courses et redoublait mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour? Comment nous procurer des armes? Le moyen de tirer Lodoïska de sa prison? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château

fortifié? Et en supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvais-je tenter une entreprise aussi difficile, dans le court délai que Titsikan m'avait laissé? Titsikan ne m'avait-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, et de n'y pas demeurer plus de huit? Sortir de ce château avant le troisième jour ou après le huitième, n'était-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares? Tirer ma chère Lodoïska de sa prison pour la livrer à des brigands, être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort, cela était horrible à penser.

Mais pourquoi était-elle dans une aussi affreuse prison? La lettre qu'elle m'avait promise m'en instruirait sans doute. Il fallait nous procurer du papier; je chargeai Boleslas de ce soin, et moi, je me préparai à soutenir devant Dourlinski le rôle délicat d'un émissaire de Pulauski.

Il était grand jour quand on nous vint mettre en liberté; on nous dit que Dourlinski pouvait et voulait nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance; nous vîmes un homme de soixante ans à peu près, dont l'abord était brusque, et les manières repoussantes. Il nous demanda qui nous étions. Mon frère et moi, lui dis-je, appartenons au seigneur Pulauski; mon maître m'a chargé pour vous d'une commission secrète; mon frère m'a accompagné pour un autre objet; je dois, pour m'expliquer être seul, je dois ne parler qu'à vous seul. Hé bien, répondit Dourlinski, que ton frère s'en aille; et vous aussi, allez vous en, dit-il à ses

gens ; quant à celui-ci (il montra celui qui était son confident), tu trouveras bon qu'il reste, tu peux tout dire devant lui, Pulauski m'envoie....— Je le vois bien qu'il t'envoie.— Pour vous demander... — Quoi ? (je pris courage). Pour vous demander des nouvelles de sa *fille*. — Des nouvelles de sa fille ! Pulauski t'a dit.... — Oui, mon maître m'a dit que Lodoïska était ici. Je m'aperçus que Dourlinski pâlissait; il regarda son confident, et me fixa long-temps en silence. Tu m'étonnes, reprit-il enfin ; pour te confier un secret de cette importance, il faut que ton maître soit fort imprudent. — Pas plus que vous, seigneur ; n'avez-vous pas aussi un confident ? les grands seraient bien à plaindre, s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire que Lovzinski avait déjà parcouru une grande partie de la Pologne, et que sans doute il visiterait vos cantons. S'il ose venir ici, me répondit-il aussi avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-temps : le connais-tu ce Lovzinski ? — Je l'ai vu souvent chez mon maître à Varsovie. — On le dit bel homme ? — Il est bien fait, et de ma taille à peu près. — Sa figure ? — Est prévenante ; c'est un... — C'est un insolent, *interrompit-il* avec colère, si jamais il tombe en mes mains ! — Seigneur, on assure qu'il est brave. — Lui ! je parie qu'il ne sait que séduire les filles ! si jamais il tombe en mes mains ! (je me contins ; il ajouta d'un ton plus calme), il y a bien long-temps que Pulauski ne m'a écrit, où est-il à présent ? — Seigneur, j'ai des ordres pré-

cis de ne pas répondre à cette question-là : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a, pour cacher sa retraite et pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné ; je crus même remarquer quelques signes de frayeur : il regarda son confident, qui semblait aussi embarrassé que lui. — Tu dis que Pulauski viendra bientôt?... — Oui, seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident ; et puis affectant tout-à-coup autant de sang froid qu'il avait montré d'embarras : Retournes à ton maître ; je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner ; tu lui diras que Lodoïska n'est plus ici Je fus à mon tour fort surpris. Quoi ! seigneur, Lodoiska.... — N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski que j'estime, je me suis chargé, quoiqu'avec répugnance, du soin de garder sa fille dans mon château : personne que moi et lui (il me montra son confident) ne savait qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes, comme à l'ordinaire, lui porter des vivres pour sa journée, il n'y avait plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle s'est échappée ; je n'ai pas entendu parler d'elle depuis : elle sera sans doute allée joindre Lovzinski, si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route.

Mon étonnement devint extrême ; comment concilier ce que j'avais vu dans le jardin, avec ce que Dourlinski me disait? Il y avait là quelque mystère que j'étais bien impatient d'approfondir ;

cependant je me gardai bien de faire paraître le moindre doute : Seigneur, voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître ! — Sans doute, mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur, j'ai une grâce à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château, ils nous ont attaqués ; nous leur avons échappé comme par miracle : ne nous accorderez-vous pas, à mon frère et à moi, la permission de nous reposer ici seulement deux jours ? — Seulement deux jours, j'y consens. Où les a-t-on logés ? demanda-t-il à son confident. Au rez-de-de-chaussée, répondit celui-ci, dans une chambre basse... Qui donne sur mes jardins, interrompit Dourlinski avec inquiétude. Les volets ferment à clef, répondit l'autre. — N'importe. il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua : Cela n'est pas possible ; mais.... il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure, répondit le maître, et qu'on le fasse à l'instant. S'adressant à moi : Ton frère et toi, vous vous en irez après demain ; avant de partir, tu me parleras, je te donnerai une lettre pour Pulauski.

J'allai rejoindre Boleslas dans la cuisine, où il déjeûnait : il me remit une petite bouteille pleine d'encre, plusieurs plumes et quelques feuilles de papier qu'il s'était procurées sans peine. Je brûlais d'envie d'écrire à Lodoïska ; l'embarras était de trouver un lieu commode, où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avait déjà prévenu Boleslas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit, que pour y coucher. Je m'avisai d'un stratagè-

me qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvaient avec mon prétendu frère, ils me proposèrent poliment de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce, et coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarrassa, je fis à la troupe joyeuse cent contes aussi plaisans que déraisonnables ; en un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleslas lui-même en fut la dupe. Il tremblait que, dans ce moment où je paraissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frère n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure ; ne le faisons plus ni parler, ni boire, je crains que cela ne l'incommode ; et même, si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le porter sur son lit. Sur le sien ? non, cela ne se peut pas, répondit l'un d'eux ; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table et une chaise, formaient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis. C'était là tout ce que je voulais : dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoïska une lettre de plusieurs pages. Je commençais par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avait supposés ; je lui racontai ensuite tout ce qui m'était arrivé depuis le moment de notre séparation, jusqu'à celui où j'avais été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillais l'entretien que je venais d'avoir avec celui-ci, je finissais par l'assurer de l'amour le plus tendre et le plus respectueux ; je lui jurais que, dès qu'elle m'aurait donné

sur son sort les éclaircissemens nécessaires, je m'exposerais à tout pour finir son horrible esclavage.

Dès que ma lettre fut fermée, je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Etait-ce bien Lodoïska qui m'avait jeté ces tuiles dans le jardin? Pulaski aurait-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avait approuvé? Aurait-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison? et quand même la haine qu'il m'avait jurée, l'aurait aveuglé à ce point, comment Dourlinski avait-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance? Mais, d'un autre côté, depuis trois mois je ne portais, pour me déguiser mieux, que des habits grossiers; les fatigues d'un long voyage et mes chagrins m'avaient beaucoup changé; qu'elle autre qu'une amante avait pu reconnaître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski? n'avais-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoïska tracé sur la tuile? Dourlinski lui-même n'avouait-il pas que Lodoïska avait été chez lui prisonnière? Il ajoutait, il est vrai, qu'elle s'était échappée; mais cela était-il croyable? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avait avouée à moi, sans me connaître? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avait dit que les émissaires de Pulauski occupaient une chambre qui donnait sur le jardin? Pourquoi surtout cet air d'effroi, quand je lui avais annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu maître? Tout cela était bien fait pour me donner de terribles inquiétudes; j'entrevoyais des choses affreuses que je ne pou-

vais expliquer. Depuis deux heures je me faisais sans cesse de nouvelles questions, auxquelles j'étais fort embarrassé de répondre, lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son frère avait recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avait été feinte ; nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée, mon cher Belmont ! aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent.

Enfin, l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma, comme la veille, sans nous laisser de lumière ; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche nous ouvrîmes doucement les volets et la fenêtre ; je me préparais à sauter dans le jardin, mon embarras fut égal à mon désespoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleslas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disait à l'oreille : voilà ce qu'approuvait le maître odieux ; quand il répondit : *à la bonne heure, et qu'on le fasse à l'instant* : voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur, ils ont travaillé en-dehors, me répondit Boleslas, car ils n'ont pas aperçu que ce volet avait été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe ? cette grille fatale renverse toutes mes espérances, elle assure l'esclavage de Lodoïska, elle assure ma mort.

Oui, sans doute, elle assure ta mort, me

cria-t-on, en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés, et suivi de quelques autres qui portaient des flambeaux, Dourlinski entra l'épée à la main. Traître! me dit-il, en me lançant des regards où sa fureur était peinte, j'ai tout entendu, je saurais qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frère le dira; tremble! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable! Qu'on les fouille, dit-il à ses gens; ils se précipitèrent sur moi, j'étais sans armes, je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers et la lettre que j'avais préparée pour Lodoïska. Dourlinski donna, en lisant, mille signes d'impatience: il y était peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage; en attendant, tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il sortit, on ferma la porte à double tour; il posa une sentinelle en dehors, et une autre vis-à-vis les fenêtres, dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés, Boleslas et moi. Mes malheurs étaient à leur comble; ceux de Lodoïska m'affectaient bien plus vivement: l'infortunée, quelle devait être son inquiétude! elle attendait Lovzinski, et Lovzinski l'abandonnait! mais non Lodoïska me connaissait trop bien, elle ne me soupçonnerait pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoïska! elle jugerait son amant d'après elle; elle sentirait que Lovzinski partageait son sort, puisqu'il ne la secourait pas... hélas! et la certitude de mon malheur augmenterait encore le sien.

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles : on me laissa tout le temps d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain on nous passa par les barreaux de notre fenêtre les provisions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fournissait, Boleslas jugea qu'on ne chercherait pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas, moins malheureux que moi, supportait son sort plus courageusement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il allait faire. Je ne voulais point manger ; il me pressait vainement ; l'existence était devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah ! vivez, me dit-il enfin en versant un torrent de larmes, vivez ! si ce n'est pas pour Boleslas, que ce soit pour Lodoïska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression, ils ranimèrent mon courage, l'espérance rentra dans mon cœur, j'embrassai mon serviteur fidèle. O mon ami, m'écriai-je avec transport, ô mon véritable ami ! je t'ai perdu, et tes maux me touchent plus que les miens ! donne, Boleslas, donne, je vivrai pour Lodoïska, je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune et mon rang ! tu verras que ton maître n'est pas un ingrat. Nous nous embrassâmes encore. Ah ! mon cher Belmont, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné vous adresser un mot de consolation.

Il y avait douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me

suivre, on le repoussa durement; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portais depuis plus de dix ans; je dis à Boleslas: Cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous faisions ensemble nos exercices à Varsovie; prends-là, mon ami, conserve-là à cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton roi, montre-lui ce bijou, rappelle lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs; Boleslas, il te récompensera, il fera secourir Lodoïska. Adieu, mon ami.

On me conduisit à l'appartement de Dourlinski; dès que la porte s'entrouvrit, j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie: j'approchai, c'était Lodoïska. Dieu! que je la trouvai changée!... mais qu'elle était belle encore! Barbare! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant, Lodoïska reprit ses sens. Ah! mon cher Lovzinski. sais-tu ce que l'infâme me propose? sais-tu à quel prix il m'offre ta liberté? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux: te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir; si dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il est mort. Je voulais me jeter aux genoux de Lodoïska, mes gardes m'en empêchèrent: Ah! Je vous revois enfin, tous mes maux sont oubliés, Lodoïska; la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi, lâche songe que Pulauski vengera sa fille, songe que le roi vengera son ami. Qu'on l'emmène! s'écria Dourlinski. Ah! me dit Lodoïska, mon amour t'a perdu! Je voulais répondre, on m'entraîna, on

me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables; il m'avoua qu'il m'avait cru perdu. Je lui racontai comment ma mort n'était que différée. La scène dont je venais d'être témoin avait enfin confirmé tous mes soupçons; il est clair que Pulauski ignorait les indignes traitemens que sa fille essuyait; il est clair que Dourlinski, amoureux et jaloux, satisferait sa passion à quelque prix que ce fût.

Cependant, des trois jours que Dourlinski avait laissés à Lodoïska pour se déterminer, deux déjà s'étaient écoulés, nous étions au milieu de la nuit qui précédait le troisième; je ne pouvais dormir, et me promenais dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends crier, *aux armes* ! Des hurlemens affreux s'élèvent de toutes parts autour du château, il se fait un grand mouvement dans l'intérieur; la sentinelle posée devant nos fenêtres, quitte son poste; Boleslas et moi nous distinguons la voix de Dourlinski; il appelle, il encourage ses gens; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissemens des mourans. Le bruit, d'abord très-grand, semble diminuer, il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent et ferment les portes sur eux avec force. Tout-à-coup à ce vacarme affreux succède un silence effrayant: bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles, l'air siffle avec violence, la nuit devient moins sombre, les arbres du jardin se colorent d'une teinte jaune et rougeâtre; nous volons à

la fenêtre ; les flammes dévoraient le château de Dourlinski , elles gagnaient de tous côtés la chambre où nous étions , et pour comble d'horreur , des cris perçans partaient de la tour où je savais que Lodoïska étoit enfermée.

Vous devez être , mon cher Belmont , pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu , devenu plus violent , s'allait communiquer à la chambre où nous étions enfermés , et déjà les flammes battaient au pied de la tour de Lodoïska. Lodoïska poussait de longs gémissemens , auxquels je répondais par des cris de fureur. Boleslas parcourait notre prison comme un insensé ; il poussait d'affreux hurlemens , il essayait de briser la porte avec ses pieds et ses mains ; et moi , pendu à la fenêtre , je secouais avec rage les barreaux que je ne pouvais ébranler.

Tout-à-coup ceux qui étaient montés redescendent avec précipitation ; nous entendons ouvrir les portes : Dourlinski lui-même demande quartier ; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé : attirés par nos cris , ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume , à leurs armes , je reconnais des Tartares ; leur chef arrive , je vois Titsikan. Ha ! ha ! dit-il , c'est mon brave homme ! Je me jette à ses genoux : Titsikan !.... Lodoïska !.... Une femme !.... la plus belle des femmes !.... dans cette tour !.... Elle y va brûler vive ! le Tartare dit un mot à ses soldats , ils volent à la tour : j'y vole avec eux ; Boleslas les suit. On enfonce les portes ; près d'un vieux pilier nous découvrons un escalier tournant, rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent ; je

veux monter. Hélas ! qu'allez-vous faire, me dit Boleslas ? Vivre ou mourir avec Lodoïska, m'écriai-je ! Vivre ou mourir avec mon maître, répond mon généreux serviteur ! Je m'élance : il s'élance après moi ! Au risque d'être suffoqués, nous montons à peu près quarante degrés. A la lueurs des flammes, nous découvrons Lodoïska dans un coin de sa prison ; elle traînait faiblement sa voix mourante : Qui vient à moi, dit-elle ? C'est Lovzinski, c'est ton amant ! Sa joie lui rend des forces ; elle se relève et vole dans mes bras : nous l'emportons, nous descendons quelques degrés ; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier et nous force de remonter précipitamment ; à l'instant même une partie de la tour s'écroule ; Boleslas jette un cri terrible : Lodoïska s'évanouit.... Ce qui devait nous perdre nous sauva. Le feu, auparavant étouffé, se fait jour ; il s'étend plus rapidement, mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleslas et moi nous descendons promptement... Mon ami, je n'exagère pas ; chaque marche tremblait sous nos pieds ! Les murs étaient brûlans ! Enfin, nous arrivons à la porte de la tour, Titsikan, tremblant pour nous, y était accouru : Braves gens, dit-il en nous voyant paraître ! Je pose Lodoïska à ses pieds, et je tombe sans connaissance auprès d'elle.

Je restai près d'une heure dans cet état. On craignait pour ma vie. Boleslas pleurait. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoïska, qui, revenue à elle, me nommait son libérateur. Tout était changé dans le château, la tour

était entièrement tombée. Les Tartares avaient arrêté les progrès de l'incendie, avaient abattu une partie du bâtiment pour sauver l'autre; ensuite on nous avait transportés dans un vaste salon, où Titsikan était lui-même avec quelques-uns de ses soldats. Les autres, occupés à piller, apportaient à leur chef l'or, l'argent, les pierreries, la vaisselle, tous les effets précieux que les flammes avaient épargnés. Tout près de là, Dourlinski, chargé de fers, regardait en gémissant ce monceau de richesses dont on allait le dépouiller. La rage, la terreur, le désespoir, tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni, se lisait dans ses yeux égarés. Il frappait la terre avec fureur, portait à son front ses poings fermés, et vomissant d'horribles blasphêmes, il reprochait au ciel sa juste vengeance.

Cependant mon amante pressait ma main dans les siennes : Hélas! me dit-elle en sanglottant, tu m'as sauvé la vie, et la tienne est encore en danger! et si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend! Non, non, Lodoïska, rassure-toi; Titsikan n'est point mon ennemi; Titsikan finira nos malheurs. Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare : tu parles bien, brave homme! Ho! je vois que tu n'es pas mort, et j'en suis fort aise : tu dis et fais toujours de bonnes choses, toi! Et tu as là, ajouta-t-il, en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas. Oui, Titsikan, oui, j'ai un ami; ce nom lui restera toujours! Le Tartare m'interrompit encore : Ha çà! dis-moi, vous

étiez tous deux dans une chambre basse : elle était dans une tour, elle ; pourquoi cela ? Je parie, Messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski) ; et vous aviez raison : il est vilain et elle est jolie ! Voyons, conte-moi cela. J'instruisis Titsikan de mon nom, de celui du père de Lodoïska, de tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoïska, lui dis-je ensuite, à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir depuis qu'elle est dans son château.

Vous savez, dit aussitôt Lodoïska, que mon père me fit quitter Varsovie le jour même que la diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du palatin de***, à vingt lieues seulement de la capitale, où il retourna pour assister aux états. Le jour que M. de P*** fut proclamé roi, Pulauski vint me prendre chez le palatin, et m'amena ici, croyant que j'y serais plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin, et d'empêcher sur-tout que Lovzinski ne pût découvrir le lieu de ma retraite. Il me quitta pour aller, disait-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays et punir des traîtres. Hélas ! ces soins importans lui ont fait oublier sa fille ! Je ne l'ai pas revu depuis !

Quelques jours après son départ je commençai à m'apercevoir que les visites de Dourlinski devenaient plus fréquentes et plus longues ; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avait donné pour prison. Il m'ôta, je ne sais sous quel prétexte, l'unique femme que mon père m'avait laissée pour me servir ; et

pour que personne, disait-il, ne sût que j'étais chez lui, il m'apportait lui-même ce qui était nécessaire à ma subsistance, et passait ainsi les journées entières près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrais de la présence continuelle d'un homme qui m'était odieux, et dont je soupçonnais les infâmes desseins! Il osa me les expliquer un jour; je l'assurai que ma haine serait toujours le prix de sa tendresse, et que son indigne conduite lui avait attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement, qu'avec le temps je m'accoutumerais à le voir, à souffrir ses assiduités, et même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire; il entrait chez moi le matin et n'en sortait que le soir. Séparée de tout ce que j'aimais, toujours gênée par mon tyran, je n'avais pas même la faible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes, Dourlinski se plaisait à les augmenter. Pulauski, me disait-il, commendait un corps de polonais; Lovzinski, trahissant sa patrie, qu'il n'aimait pas, et une femme dont il se souciait peu, servait dans l'armée russe. On ne doutait pas qu'il n'y eût bientôt un combat sanglant; au reste, il était bien certain que désormais rien ne pourrait réconcilier mon père avec Lovzinski. Quelques jours après il vint m'annoncer que Pulauski avait attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, et que, dans la mêlée, mon amant était tombé sous les coups de mon père. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de papier public, que sans doute il avait fait imprimer exprès;

d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectait, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon désespoir; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

Un soir qu'il m'avait quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe que je laissais toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avait pas de crime dont je ne le jugeasse capable, j'avais prévu celui-là, et je m'étais bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritait: je lui jurai que s'il osait s'approcher, je le poignarderais de mes mains. Il recula de surprise et d'effroi. Je suis las de n'essuyer que des mépris, me dit-il en sortant; si je ne craignais d'être entendu, tu verrais ce que peut contre moi le bras d'une femme; mais je sais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir acheter ta grâce par les plus humbles soumissions. Il sortit. Quelques momens après, son confident entra le pistolet à la main; je dois lui rendre justice, il pleurait en m'annonçant les ordres de son maître: Habillez-vous, madame, il faut me suivre; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allais périr aujourd'hui; il m'enferma dans cette horrible prison: c'est là que j'ai langui pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, presque sans habits;

du pain et de l'eau pour ma nourriture, pour mon lit une simple paillasse. Voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un grand de Pologne! Vous frémissez, brave étranger! eh bien! croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendait ma misère moins insupportable, je ne voyais plus mon tyran: tandis qu'il attendait tranquillement que je sollicitasse mon pardon, je passais les journées et les nuits entières à appeler mon père, à pleurer mon amant....Lovzinski, de quel étonnement je fus saisie, de quelle joie mon ame fut pénétrée le jour que je te reconnus dans les jardins de Dourlinski.

Titsikan écoutait avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paraissait vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont levis. Nous entendions un grand tumulte; Lovzinski! Lodoïska! couple lâche et perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvait contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper; tremblez! vous allez retomber en mon pouvoir: au bruit de mon malheur, les gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés; ils viennent me secourir....Ils ne pourront que te venger, scélérat! interrompit Boleslas, en saisissant une barre de fer dont il allait l'assommer. Je le retins. Titsikan rentra aussitôt: Ce n'était qu'une fausse alarme, nous dit-il; c'est une petite troupe que j'ai détachée hier pour aller battre la campagne: elle avait ordre de me rejoindre ici, elle me ramène quelques prisonniers: tout est d'ailleurs tranquille, rien ne paraît dans les environs.

Tandis que Titsikan me parlait, on amenait devant lui les malheureux que leur mauvais sort avait livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paraître cinq ; ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine ; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garotté, nous dit Titsikan en nous montrant le sixième. Dieux ! c'est mon père ! s'écria Lodoïska en courant à lui. Je me jetai aux genoux de Pulauski. Tu es Pulauski, toi ? continua le Tartare ; hé bien, la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quartd'heure que je te connais ; je sais que tu es fier et entêté, mais n'importe, je t'estime ; tu as du cœur et de la tête, ta fille est belle et ne manque pas d'esprit ; Lovzinski est brave !... plus brave que moi, je crois. Tiens.... Pulauski, immobile d'étonnement, écoutait à peine le Tartare, et frappé de l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, il concevait d'horribles soupçons. Il me repoussa avec horreur : Malheureux ! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimait, un homme qui se plaisait à te nommer son gendre ; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands. Titsikan l'interrompit : Avec des brigands si tu veux ; mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose : sans moi, dès demain peut-être ta fille n'aurait plus été fille. N'ayez pas peur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille et moi nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées ; il me repoussait toujours en m'accablant de reproches. Mais que diable est-

ce que tu lui contes donc? repris Titsikan; je te dis, moi, que Lovzinski est un brave homme que je veux marier, et ton Dourlinski un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois; mais écoute-moi, et finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Hé bien! si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinski, et de lui donner ta fille, je te rends la liberté. — Qui sait braver la mort peut supporter l'esclavage; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi; quand je serai las de toi et d'elle, je vous vendrai aux Turcs; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un bacha; toi, tu feras la cuisine de quelque janissaire. — Ma vie est dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritait une autre fin; mais si je pouvais consentir..... Non, j'aime mieux mourir. — Hé, je ne veux pas que tu meures, moi! je veux que Lovzinski épouse Lodoïska. Hé! nom d'un sabre! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi? Quel chien d'homme? S'il n'était qu'entêté! mais c'est qu'il raisonne mal!

Je voyais la colère briller dans les yeux du Tartare; je le fis souvenir qu'il m'avait promis de ne pas s'emporter: Sans doute! mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du prophète! Je ne suis qu'un voleur, moi! Pulauski, je te le répète, je veux que Lovzinski

épouse ta fille. Nom d'un sabre! il l'a bien gagnée; sans lui elle était brûlée ce soir. Comment? Hé oui; regarde ces décombres; il y avait là une tour, cette tour était en feu, personne n'osait y monter; il y a été avec Boleslas, lui! ils ont sauvé ta fille. — Ma fille était dans cette tour? — Oui, elle y était; ce coquin l'y avait mise, ce coquin voulait la violer.... Allons, vous autres, contez-lui tout cela, et dépêchez-vous, qu'il se décide; j'ai affaire ailleurs; je ne veux pas que vos quartuaires (1) me surprennent ici; en plaine c'est autre chose, je me moque d'eux.

Tandis que Titsikan faisait charger sur de petits charriots couverts le butin considérable qu'il avait fait, Lodoïska instruisait son père des forfaits de Dourlinski, et mêlait si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature et la reconnaissance se firent entendre en même temps au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venais de lui rendre, il embrassait Lodoïska; et me regardant sans colère, il semblait attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O Pulauski! lui dis-je, ô toi que le ciel m'avait laissé pour me consoler de la perte du meilleur des pères! ô toi pour qui j'avais autant d'amitié que de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfans sans les entendre? Pourquoi as-tu soup-

---

(1) *Quartuaires*. C'est le nom qu'on donne à des cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontières de la Podolie et de la Volhynie, contre les Tartares.

çonné de la plus horrible trahison, un homme qui adorait ta fille ? Quand mes vœux portaient sur le trône celui qui l'occupe maintenant, Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyais faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyait pas, ton expérience les a prévus ; mais, parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie ? peux-tu me reprocher d'avoir estimé mon ami ? peux-tu me faire un crime de l'estimer encore ? Depuis trois mois, j'ai vu comme toi les maux de ma patrie ; comme toi j'en ai gémi ; mais je suis sûr que le roi les ignore : j'irai l'en instruire à Varsovie.... Pulauski m'interrompit : Ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays ; je le veux croire : mais qu'il les sache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolens, cantonnés dans nos provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le roi qu'ils ont élu. Ce n'est pas un monarque impuissant ou mal intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski, n'espérons plus qu'en nous-mêmes ; vengeons la patrie, ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le palatinat de Lublin quatre cents gentilshommes, qui n'attendent que le retour de leur général pour marcher contre les Russes ; suis-moi, viens dans mon camp... A cette condition, je suis libre, et ma fille est à toi. — Pulauski, je suis prêt ; je jure de suivre ta fortune et de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoïska seule m'arrache ces sermens ! Je chéris ma patrie autant que j'adore ta fille ; je

jure par elle, et devant toi, que les ennemis de l'état ont toujours été et ne cesseront jamais d'être les miens ; je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour chasser de la Pologne des étrangers qui y règnent sous le nom de son roi! — Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnais, je reconnais mon gendre. Allons, mes enfans, tous nos malheurs sont finis.

Pulauski me disait d'unir mes mains à celles de Lodoïska, nous embrassions notre père, quand Titsikan rentra. Bon! bon! s'écria-t-il, c'est cela ; voilà ce que je voulais : j'aime les mariages, moi! allons, papa, je vais te faire délier. Nom d'un sabre! poursuivit le Tartare, tandis que ses soldats coupaient les cordes dont Pulauski était garrotté, je fais là une belle action, quand j'y pense! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne! une belle fille! cela m'aurait payé une grosse rançon. Titsikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski. Hé, non. non, répliqua le Tartare ; c'est une simple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître!.... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... Il y a, plus vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon-là m'avait si bien étrillé, que je ne pouvais plus me tenir à cheval... Il est mauvais, le brancard, grossièrement fait avec des branches d'arbres ; mais je n'ai que cela ou un petit charriot couvert à vous offrir ; vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avait pas encore osé dire un seul mot, et baissait les yeux d'un air consterné. Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance ! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment ! Quel démon t'aveuglait ? L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent et jaloux ; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne est un rare trésor, dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine, et pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable ; mais tu me vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté ; je perds plus que tout cela, je perds ta fille ! O vous Lodoïska ! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs ? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon ? Ah ! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoïska, je ne suis plus criminel ; je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire qu'il ne vous est pas odieux ? Fille trop aimable, et jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Venez, approchez-vous, j'ai un secret important à vous révéler.

Lodoïska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui.... Il était trop tard, je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, était tombée aux pieds de Titsikan. Pulauski, furieux, voulait venger sa fille. Non, non, s'écria le Tartare, tu donnerais à ce scélérat une mort trop douce. — Eh bien! me dit l'infâme assassin, en contemplant sa victime avec une cruelle joie: Lovzinski, tu paraissais si pressé de t'unir à Lodoïska! que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival, va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paraîtra doux: je te laisse livré à des tourmens non moins cruels, et plus longs que les miens. Dourlinski ne put en dire davantage: les Tartares l'entraînèrent, ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit, mon cher Belmont! que de soins différens, que de sentimens contraires m'agitèrent dans son cours! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte et l'espérance, la douleur et la joie! Après tant d'inquiétudes et de dangers, Lodoïska m'était remise par son père, je m'enivrais du doux espoir de la posséder: un barbare l'assassinait à mes yeux!.... Ce moment fut le plus cruel de ma vie!... Mais rassurez-vous, mon ami; mon bonheur, si rapidement éclipsé, ne tardera pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan, il s'en trouvait un qui se mêlait de chirurgie; nous l'appelâmes, il visita la blessure, il assura qu'elle était très-légère: l'infâme Dourlinski, gêné par ses chaî-

nes, aveuglé par son désespoir, n'avait porté qu'un coup mal assuré.

Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les jours de Lodoïska, il nous fit ses adieux. Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pulauski avait amenés, des provisions pour plusieurs jours, des armes, six bons chevaux, deux charriots couverts, et tous les gens de Dourlinski bien enchaînés : leur vilain maître est mort. Je pars, le jour commence à paraître : ne sortez d'ici que demain ; demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu, braves gens ; vous direz à vos Polonais que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable, et qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots il donna le signal du départ : les Tartares passèrent le pont-levis, et s'éloignèrent au grand galop.

Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient partis, lorsque plusieurs gentilshommes voisins, soutenus de quelques quartuaires vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'était passé ; et quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le palatinat de Lublin. Ils ne nous demandèrent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le surlendemain, au nombre de soixante ; et Lodoïska nous ayant assuré qu'elle se sentait en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture

commode, que nous avions eu le temps de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux charriots couverts, dans lesquels Titsikan avait eu la singulière générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagèrent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le palatinat de Lublin, à Polovisk, où Pulauski avait marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontens vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée, qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoïska entièrement guérie de sa blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avait repris son embonpoint, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appela dans sa tente ; il me dit : Trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici ; prends ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent : songe, que du succès d'un premier combat dépend presque toujours le succès d'une campagne ; songe qu'il faut venger ta patrie. Mon ami, que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouses Lodoïska.

Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit, nous surprîmes les ennemis dans leur camp, jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous leur fîmes neuf cents prisonniers, nous prîmes tous leurs canons, la caisse militaire et les équipages.

A la pointe du jour, Pulauski vint me join-

dre avec le reste des troupes, il amenait Lodoïska, on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de chants d'alégresse ; la valeur et la beauté furent célébrées dans des vers joyeux, c'était la fête de l'Amour et de Mars : on eût dit que chaque soldat avait mon ame et partageait mon bonheur.

Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux situé à quelques lieues de la capitale. Lodoïska et moi nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable pour lui assurer un sort indépendant et tranquille. Il ne voulait pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château, et de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses service lui avaient méritée, le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre monarque à Varsovie ; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski ; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent ; tu lui diras, surtout, que Lovzinski est l'ennemi des Russes, et n'est pas l'ennemi de son roi.

Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Belmont, du récit de nos opérations, pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur ; aussi grand dans ses défaites que redoutable après ses victoires ; toujours supérieur aux événemens, Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, et

l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une province, il allait livrer de nouveaux combats dans une autre; et c'est ainsi que, parcourant successivement tous les palatinats, il signala, dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avait jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoïska nous suivait partout. De cinq enfans qu'elle m'avait donnés, une fille seulement me restait, agée de dix-huit mois. Un jour, après un combat opiniâtre; les Russes vainqueurs se précipitèrent dans ma tente pour la piller. Pulauski et moi, suivis de quelques gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoïska : nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mère n'avait pas négligée dans ces temps de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison; mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches.... Hélas! Dorliska, ma chère Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus!

Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déja occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque. Il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, et s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il fallait pourtant songer à l'abandonner, les

vivres commençaient à nous manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvaient ; et, dès que nous fûmes seuls : Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois, tu supportais avec moi le fardeau du commandement ; je pouvais me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémis comme une femme ! Tu m'abandonnes dans un moment critique, où tes secours me sont le plus nécessaires ! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts : je ne crains pas pour moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète ; mais si nous périssons ; l'état n'a plus de défenseurs. Réveille-toi Lovzinski ! Tu partageas si noblement mes travaux ! n'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes : nos concitoyens sont vengés, mais ils ne sont pas sauvés ; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes, Pulauski ! d'où te viennent ces pressentimens sinistres ! — Je ne m'alarme pas sans raison. Considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie ; je n'ai trouvé presque partout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage, ou des hommes faibles, qui, pénétrés de leurs malheurs, se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens, en petit nombre, se sont rangés sous mes étendards ; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affaiblis par mes victoires, nos ennemis paraissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répète,

Pulauski, tu m'étonnes! Dans des circonstances non moins pressantes, je t'ai vu soutenu de ton courage...

Crois-tu qu'il m'abandonne? la valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite; cependant si tu le veux Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe, sera peut-être celui de leur perte et du salut de nos concitoyens. — Si je le veux! en doutes-tu? Parle, que veux-tu dire? que faut-il faire? — Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstochow, chez Kaluvski dont on connait la bravoure; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépide; c'est toi que j'ai choisi. — Pulauski, je suis prêt... — Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise; le succès en est douteux; et si tu ne réussis pas, ta perte est infaillible. — Je te dis que je suis prêt, explique-toi — Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes : je puis sans doute, encore beaucoup tourmenter nos ennemis; mais avec de si faibles moyens, je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces.... Tous nos gentilshommes accouraient sous mes drapeaux, si le roi était dans mon camp. — Que dis-tu? Pulauski, espères-tu que le roi consente à venir ici? Non : mais il faut l'y forcer? — Oui? je sais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P*** ; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté, tu sais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie, qu'un intérêt aussi sacré...

— Je connais mes devoirs, et je les remplirai; mais que me proposes-tu? Le roi ne sort jamais de Varsovie. — Hé bien, c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher; c'est du sein de sa capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise? — Tu vois cette armée russe, trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi; son général, maintenant tranquille dans ses retranchemens, attend que, forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables; dès qu'il fera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'apercevront trop tard de ma retraite: j'espère leur dérober plus d'une marche; si la fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux, je m'avancerai tout droit sur Varsovie par la grande route qui mène à cette capitale, et à travers les petits corps de Russes qui rôdent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément, ou, s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé; tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards et de pistolets cachés sous leurs habits se seront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le roi sorte de son palais; vous l'enleverez, vous l'amènerez dans mon camp.... L'entreprise est téméraire, inouie, si tu veux: l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête,

tu périras, Lovzinski, mais tu périras martyr de la liberté; mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, et quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si, au contraire, le Dieu tout-puissant protecteur de la Pologne, m'inspira ce hardi projet pour terminer ses maux, si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité! M de P*** ne verra dans mon camp que des soldats-citoyens, ennemis des étrangers, fidèles à leur roi; sous mes tentes patriotiques, il respira, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays; les ennemis de l'état deviendront les siens; notre brave noblesse, revenue de son assoupissement combattra sous les drapeaux de son roi pour la cause commune; les Russes seront taillés en pièces, ou repasseront leurs frontières....Mon ami tu auras sauvé ton pays.

Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue il fit heureusement sa retraite, les marais furent traversés en silence. Mon ami me dit alors mon beau père, il est temps que tu nous quittes : je sais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme, mais elle est épouse tendre et mère malheureuse. Ses pleurs t'attendriraient, tu perdrais dans ses embrassemens cette fierté d'ame qui te devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais; je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressait vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoïska sut que je partais seul, et nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allais, elle

versa des torrens de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençais à balancer : Allons, s'écria mon beau-père, partez, Lovzinski, partez ; père, épouse, enfans, il faut tout sacrifier quand il s'agit de la patrie !

Je m'éloignai, je fis une si grande diligence, que j'arrivai vers le milieu du jour suivant à Czenstochow. J'y trouvai quarante gentilshommes déterminés à tout. Messieurs, leur dis-je, il s'agit d'enlever un roi dans sa capitale. Les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie, sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kaluvski prévenu tenait prêtes douze charrettes de paille et de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguisons tous en paysans, nous cachons nos habits, nos sabres, nos pistolets, les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charrettes sont remplies ; nous convenons de plusieurs signes et d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varsovie les douze charrettes qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades ; pour éviter tout soupçon, chacun doit marcher à quelque distance, et entrer dans la capitale par différentes portes. Nous partons ; le samedi 2 novembre 1771, nous arrivons à Varsovie ; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain dimanche, jour à jamais mémorable dans l'histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la

collégiale, et va demander l'aumône jusqu'aux portes du palais royal; il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites qui toutes aboutissent à la grande place, où je me promène avec Kaluvski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière et une partie de l'après-dinée. A six heures du soir le roi sort de son palais : on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P*** , grand-chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés sont avertis; ils se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains, nos mouvemens ne sont pas aperçus. Nous sortons tous, les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paraître sans travestissement, je gardai mes habits de paysan; je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune, et grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le faubourg les différens postes que je leur ai désignés avant de quitter le couvent; ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand-chancelier sont gardées.

Entre neuf et dix heures du soir, le roi sort; nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse était précédé de deux hommes qui portaient les flambeaux; suivaient quelques officiers d'ordonnance, deux gentilshommes et un sous-écuyer. Je ne sais quel seigneur était dans la voiture auprès du roi; il y avait deux pages aux portières, deux heiduques et

deux valets de pied derrière. Le roi s'éloigne lentement ; nos conjurés se rassemblent à quelque distance, douze des plus déterminés se détachent, je me mets à leur tête, nous avançons au petit pas. Comme il y avait garnison russe à Varsovie, nous affections de parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carosse à cent cinquante pas à-peu-près du palais du grand-chancelier, entre ceux de l'évêque de Cracovie et du feu grand-général de la Pologne. Tout-à-coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortège ; ceux qui précédaient la voiture se trouvent séparés de ceux qui l'environnaient.

Je donne le signal ; Kaluvski accourt avec le reste des conjurés : je présente un pistolet au postillon qui arrête ; on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heiduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête ; le cheval du sous-écuyer s'abat blessé ; un des pages est démonté, son cheval pris ; les balles sifflent de tous côtés... L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête froide, était descendu de sa voiture, et cherchait à regagner le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite et de gauche, le pressent entre leurs chevaux qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de

la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avait indignement trompé, que la mort du monarque était résolue, qu'il y avait un dessein formé de l'assassiner. Tout-à coup je prends mon parti, je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des rois, veillait au salut de M. de P***. Kaluvski et ses gens s'arrêtèrent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mîmes le roi sur un cheval, nous reprîmes notre course au grand galop, jusqu'aux fossés qui entourent la ville et que le monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique se répandit dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des fossés nous n'étions plus que sept auprès du roi. La nuit était pluvieuse et sombre : il fallait à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain, dans des marais bourbeux. Le cheval du monarque s'abattit deux fois, et se cassa la jambe à sa seconde chute; dans ces mouvemens violens, le roi perdit sa pelisse, sa botte et son soulier gauche : » Si vous voulez que je vous suive, nous dit-il, donnez-moi un cheval et une botte. » Nous le remontâmes; et afin de gagner la route par laquelle Pulauski m'avait promis de s'avancer, nous prîmes le chemin du village nommé Burafiow. Le roi nous dit tranquillement : N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.

Je le crus, je changeai de route. A mesure que nous avancions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuait. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski et Stravinski; bientôt aus

nous entendîmes l'appel d'une vedette russe ; nous nous arrêtâmes alarmés : Tuons-le, me dit Kaluvski ; je lui témoignai sans ménagemens l'horreur que m'inspirait une pareille proposition : Hé bien ! chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce. Il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit, je restai seul auprès du roi.

Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter ; c'est vous, j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot. Il reprit avec douceur : C'est vous ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à-peu-près. Lovzinski, poursuivit le roi, laissez-moi entrer dans ce couvent, et sauvez-vous. Il faut me suivre, fut toute ma réponse. C'est en vain, me dit le monarque, que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix ; je vous ai reconnu ; je suis sûr que vous êtes Lovzinski : ah ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

Il se tut. Nous avançâmes quelque temps en gardant le silence ; il le rompit encore : « Je suis « accablé de fatigue ; si vous voulez me mener « vivant, souffrez que je me repose un instant. » Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe ; et me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous

soyez armé contre moi? Ingrat! ne devais-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler? Alors il me retraça, de la manière la plus touchante, les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons les plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avait toujours honoré depuis; il me parla des honneurs dont il m'aurait comblé pendant son règne, si j'avais voulu les mériter; il me reprocha surtout l'indigne entreprise dont je paraissais être le chef, mais dont il savait bien, ajouta-t-il, que j'étais seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'était pas seul coupable; que je n'avais pu sans crime me charger de son exécution, et que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, était dans un ami plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté: « Fuyez, me dit-il, et soyez sûr que si » l'on vient à moi, j'indiquerai une route oppo- » sée à celle que vous aurez prise. »

Le roi me pressait vivement; son éloquence naturelle, augmentée par le péril, portait la persuasion dans mon cœur; elle y réveillait des sentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord, mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier républicain me reprocher ma faiblesse. Mon cher Belmont, l'amour de la patrie a peut-être son fatanisme et ses superstitions; mais si je fus coupable, je le suis encore; vous me voyez plus que jamais persuadé

qu'en forçant le monarque de remonter à cheval, je fis une action courageuse et bonne. Ainsi, s'écria-t-il douloureusement, vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse ! Vous refusez le pardon que votre roi vous offre ! Hé bien, partons ; je me livre à mon mauvais destin, ou je vous abandonne au vôtre.

Nous recommençâmes à marcher ; mais les reproches du monarque, ses instances, ses menaces mêmes, les combats que j'avais soutenus intérieurement, m'avaient tellement troublé, que je ne voyais plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenais aucune route certaine : après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à Marimont (1) ; je m'étais égaré, nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de là, nous tombâmes dans un parti russe. Le roi se fit reconnaître à celui qui commandait ; ensuite il ajouta : Ce soir je me suis égaré à la chasse : ce bon paysan que vous voyez, voulait, avant de me remettre dans mon chemin, me donner, dans sa chaumière, un repas frugal ; mais comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski rôder dans les environs, je voudrais rentrer promptement dans Varsovie, et vous me feriez plaisir de m'accompagner jusque-là. Quant à toi, mon ami, dit-il, je ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile ; car j'aime autant retourner dans ma capitale accompagné de ces messieurs, que

---

(1) *Marimont.* C'est une maison de campagne appartenante à la cour de Saxe : elle est plus près de Varsovie d'une demi-lieue que Beliany.

d'aller plus loin avec toi. Cependant il serait singulier que je te laissasse sans récompense ; que veux-tu ? parle, je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

Vous concevez combien je fus troublé : je doutais encore des intentions du roi. Je cherchais à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère ou d'une adresse bien magnanime. M. de P*** me laissa quelque temps ma pénible incertitude : Je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra ; tu ne sais que choisir ! Allons, mon ami, embrasse-moi ; il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un roi, ajouta-t-il en riant ; cependant il faut convenir qu'à ma place bien des monarques ne seraient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots, et me laissa confondu de tant de grandeur d'ame.

Cependant le péril auquel le roi venait de me dérober si généreusement, allait renaître à chaque instant pour moi. Il était plus que probable qu'un grand nombre de courriers, expédiés de Varsovie répandaient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du monarque. Déjà sans doute on poursuivait chaudement les ravisseurs ; mon équipage remarquable pouvait me trahir dans ma fuite ; et si je retombais entre les mains des Russes mieux instruits, tous les efforts du roi ne pourraient me sauver en supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettait, il devait être encore éloigné; dix lieues au moins me restaient à faire, et mon cheval était rendu.

J'essayai de le pousser : il n'eut pas couru cinq cents pas, qu'il creva sous moi. Un cavalier bien monté passait dans ce moment sur la route; il vit tomber l'animal, et croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan, il me dit mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je résolus aussitôt de punir le railleur et d'assurer ma fuite en même temps, Ie lui présentai brusquement un de mes pistolets, je le forçai de me livrer sa monture; et je vous avouerai même que pressé par la circonstance, je le dépouillai d'un bon manteau, aussi ample que léger, sous lequel je cachai mes habits grossiers, qui m'auraient pu faire reconnaître. Je jetai ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, et je m'éloignai de toute la vitesse de mon nouveau cheval.

Il était frais et vigoureux; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon, je conjecturai que mon beau-père n'etait pas loin et combattait les Russes. Je ne m'étais pas trompé; j'arrivais sur le champ de bataille au moment où l'un de nos régimens lâchait le pied. Je me fis reconnaître des fuyards; et les ayant ralliés derrière une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis, auxquels Pulauski faisait face avec le reste des troupes. Nous chargeâmes si à propos et avec tant de vigueur que les Russes furent enfoncés, après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite: Ah! me dit-il en m'embrassant, après avoir entendu les détails de mon expédition, si tes quarante hommes

t'avait égalé en courage, le roi serait à présent dans mon camp ! Mais le ciel ne l'a pas voulu: je lui rends grâces de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous ; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu, sans toi Kaluvki assassinait le monarque, et mon nom était couvert d'un opprobre éternel. J'aurais pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles; mais j'ai mieux aimé asseoir mon camp dans cette position respectable. Hier, sur ma route, j'ai surpris et taillé en pièces un parti russe ; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps considérable ayant recueilli les débris de ceux-là, a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche et de trois combats consécutifs, commençaient à plier ; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici, attendons y l'armée russe, et combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissait des cris d'allégresse ; nos soldats victorieux mêlaient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom que mille voix répétaient, Lodoïska accourut à la tente de son père. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie : il fallut recommencer le récit des dangers que j'avais courus. Elle ne put, sans répandre des larmes, apprendre la rare générosité du monarque. Qu'il est grand, s'écria-t-elle avec transport ! qu'il est digne d'être roi, celui qui t'a pardonné ! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissais, à l'amante que tu ne crai-

gnais pas de sacrifier ! Cruel n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour ?........

Pulauski interrompit durement sa fille: Femme indiscrète et faible ! est-ce devant moi qu'on ose tenir de pareils discours ? Hélas répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un père et d'un époux ? Lodoïska m'adressait ainsi ses plaintes touchantes, et soupirait après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparait les plus affreux revers.

Nos cosaques venaient de tous côtés nous avertir que l'armée russe approchait. Pulauski comptait qu'il serait attaqué au point du jour. Il ne le fut pas, mais au milieu de la nuit suivante on vint m'annoncer que les Russes se préparaient à forcer nos retranchemens. Pulauski, toujours prêt les défendait déjà : il fit dans cette funeste nuit, tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillans cinq fois, mais ils revenaient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches, et leur dernière attaque fut si bien concertée, qu'ils pénétrèrent dans le camp par trois endroits en même temps. Zaremba fut tué à mes côtés ; une foule de noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisaient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulais me jeter dans les bataillons russes : Insensé ! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare ! Mon armée est entièrement détruite ; mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici ? Viens : je veux te conduire dans des climats où nous pourrons susciter aux

Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir nôtre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoïska.— Lodoïska! j'allais l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il était encore temps: nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins et une partie de la matinée, nous nous hasardâmes d'en sortir et de nous présenter à la porte d'un château que nous crûmes reconnaître. C'était en effet celui d'un gentilhomme nommé Miscislas, qui avait servi quelque temps dans notre armée. Miscislas nous reconnut, et nous offrit un asile qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'était répandue la veille, et paraissait se confirmer; qu'on avait osé enlever le roi dans Varsovie même; que les Russes avaient pousuivi les ravisseurs et ramené le monarque dans sa capitale; et qu'enfin il était question de mettre à prix la tête de Pulauski, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez ou non trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahiraient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables; et quant à Lodoïska je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoïska interrompit Micislas: Le lieu de ma retraite! ce sera celui de leur fuite; je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourrait soutenir les fatigues d'une longue route, et que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans.

Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devait pas être une femme ordinaire; depuis huit ans, je n'ai vécu qu'au milieu des alarmes, je n'ai vu que des scènes de carnage et d'horreur. La mort m'environnait de toutes parts, elle me menaçait à chaque instant, vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoïska ne tenait-elle pas à celle de son père ? Lovzinski ! le coup qui t'aurait frappé n'aurait-il pas entraîné ton amante au tombeau ? et depuis quand ne suis-je plus digne ?.... J'interrompis Lodoïska; je me joignis à son père pour lui détailler les raisons qui nous déterminaient à la laisser en Pologne. Elle m'écoutait avec impatience : Ingrat ! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi ! Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinski, et je lui défends.... Sa fille, hors d'elle même, ne le laissa pas achever : Mon père, je connais vos droits, je les respecte, ils me seront toujours sacrés, mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux... Ah ! pardon ! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur... excusez mon désespoir... Mon père ! Lovzinski ! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner partout... Partout, oui, je vous suivrai malgré vous ! Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allais périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée, en criant : Vivre ou

mourir avec Lodoïska ! Hé bien, ce que tu sentais alors, je l'éprouve aujourd'hui ! Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'être séparée de vous; je dis à mon tour : Vivre ou mourir avec mon père et mon époux ! Malheureuse! que deviendrai-je si vous me quittez ? réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissemens à ma peine ? Mes enfans me consoleront-ils ? Hélas ! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre; les Russes, aussi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier ! Je n'ai plus que vous dans le monde, et vous voulez m'abandonner ! ô mon père ! ô mon époux ! que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles ! ayez pitié de Lodoïska !

Ses sanglots lui coupèrent la parole. Micislas pleurait; mon ame était déchirée : Tu le veux, ma fille ? hé bien, j'y consens, dit Pulauski, mais veuille le ciel ne pas me punir de ma complaisance ! Lodoïska nous embrassa tous deux ; avec autant de joie que si nos malheurs avaient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres qu'il se chargea de remettre. L'une était adressée à mes sœurs, et l'autre à Boleslas. Je leur disais adieu; je leur recommandais de ne rien négliger pour retrouver ma chère Dorliska. Il fallut déguiser ma femme ; elle prit des habits d'homme : nous échangeâmes les nôtres ; nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis, armés de nos sabres et de nos pistolets, chargés d'une somme assez considérable en or, de quelques bijoux et de tous les diamans de Lodoïska, nous prîmes congé de Micislas, et nous nous hâtâmes de regagner les bois.

Pulauski nous communiqua le dessein qu'il avait formé de se réfugier en Turquie. Il espérait obtenir du service dans les armées du Grand-Seigneur, qui depuis deux ans soutenait contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoïska ne parut point effrayé du long trajet que nous avions à faire ; comme elle ne pouvait être ni reconnue ni recherchée, elle se chargea du soin d'aller à la découverte, et de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paraissait, nous nous retirions dans les bois; cachés dans les troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit pour continuer notre marche. C'est ainsi que pendant plusieurs jours nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivaient vivement.

Un soir que Lodoïska, toujours déguisée en paysan, revenait d'un hameau voisin, où elle avait été acheter des vivres qu'elle nous apportait, deux marodeurs russes l'attaquèrent à l'entrée de la forêt dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite : les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aventure au corps dont ils faisaient partie, et que cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vint nous arracher de nos asyles. Nous résolûmes de changer de route; et pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions, par un long détour, la Polésie, en-

suite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement, je l'ai servi de tout mon pouvoir, et je ne le quitte que pour le servir encore !

Tant de fatigues avaient épuisé les forces de Lodoïska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein était de l'y laisser reposer quelques jours ; mais les gens du pays, que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouraient les environs, pour arrêter un certain Pulauski qui avait fait enlever le roi de Pologne. Justement alarmés, nous restâmes quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au dessus de Czernicove et suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avait été manqué que de quelques heures à Nézin, et qu'il était suivi de près. Il fallut fuir, et changer encore de route : nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts qui couvrent le pays entre la Sula et la Sem.

Nous vîmes une caverne, dans laquelle nous voulûmes nous établir ; un ours nous disputa l'entrée de cet asile, aussi affreux que solitaire : nous le tuâmes, nous mangeâmes ses petits. Pulauski était blessé. Lodoïska, épuisée, se soutenait à peine ; le froid était déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités, menacés par les animaux féroces dans

ce vaste désert, sans autres armes que nos épées bientôt réduits à manger nos chevaux, qu'allions-nous devenir? Le danger de mon beau-père et de ma femme était si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeait leur situation, plus déplorable encore que la mienne, en les quittant tous deux, en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamans de Lodoïska, et je suivis les bords du Warsklo. Vous remarquerez, mon cher Belmont, qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées, réduit à y errer sans boussole et sans guide, est obligé de suivre les rivières, parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent plus communément les habitations. Il m'importait de gagner le plutôt possible une ville marchande; je suivis donc les bords du Warsklo, et marchant jour et nuit, je me trouvai à Pultava, à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un marchand de Bielgorod: je sus qu'on y cherchait Pulauski, que l'impératrice de Russie avait envoyé son signalement de tous les côtés, avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouverait. Je me hâtai de vendre mes diamans, d'acheter de la poudre, des armes, des provisions de toute espèce, différens outils, des meubles grossiers mais nécessaires, tout ce que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut

aussi difficile que fatiguant ; huit jours entiers se passèrent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'était là que se terminait mon voyage pénible et dangereux : j'allais secourir mon beau-père et ma femme, j'allais revoir ce que j'avais de plus cher au monde ; et cependant, mon cher Belmont, je ne pus me livrer à la joie. Vos philosophes ne croient point aux pressentimens.... Mon ami, je vous assure que j'éprouvais une inquiétude involontaire ; mon ame était consternée ; je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchais au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avais en partant placé par intervalle des cailloux pour reconnaître ma route, je ne les trouvai plus, j'avais enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres que je ne pus reconnaître : j'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de temps en temps des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osais m'engager trop avant, de peur de me perdre ; je n'osais m'éloigner beaucoup de mon chariot, si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches ; je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charrette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faisais ainsi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir : le froid se faisait vivement sentir, la neige tombait en abondance; au point du jour, la terre en était couverte. Je ressentis alors un

mortel découragement ; mes cailloux, qui auraient pu m'indiquer ma route, étaient tous enterrés ; il paraissait impossible que je retrouvasse mon beau-père et ma femme.

Le cheval qui leur restait à mon départ les avait-il nourris jusqu'alors ? La faim, l'horrible faim ne les avait-elle pas forcés à sortir de leur retraite ? Etaient-ils encore dans ces affreux déserts ? S'ils n'y étaient plus, où traînerais-je sans eux ma misérable vie ?... Mais pouvais-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre, que Lodoïska eût consenti à se séparer de son époux ? Non, sans doute. Ils étaient donc dans cette affreuse solitude ; et si je les abandonnais ils allaient y mourir de faim et de froid ! Cette réflexion désespérante me détermina ; je n'examinai plus si en m'éloignant beaucoup de mon chariot, je ne courais pas le danger de ne poupouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père et à ma femme, voilà ce qui pressait le plus.

Je pris mon fusil et de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux ; je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces, je fis avec mon fusil de fréquentes décharges... Le plus morne silence régnait autour de moi !

Je me trouvais dans un endroit de la forêt très-épais ; il n'y avait plus de passage pour mon cheval ; je l'attachai à un arbre, et mon désespoir l'emportant sur toute autre considération, je m'avançai toujours avec mon fusil et une partie de mes provisions. J'errai plus de

deux heures encore, et mon inquiétude ne faisait que redoubler, lorsqu'enfin j'aperçus des pas humains empreints sur la neige.

L'espérance me rendit des forces; je suivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski, à peu près nu, exténué par la faim, presque méconnaissable à mes propres yeux. Il faisait des efforts pour se traîner vers moi et pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jeta avec avidité sur les alimens que je lui offris, et les dévora. Je lui demandai où était Lodoïska. Hélas ! me dit-il, tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendait. Lodoïska enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son père, était étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie, et refusant les alimens que je lui offrais: Je n'ai pas faim, me dit-elle, la mort de mes enfans, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissans, voilà ce qui m'a tué. Je n'ai pu résister à la fatigue et au chagrin... Mon ami, je suis mourante.... J'ai entendu ta voix, mon ame s'est arrêtée.... Je te revois ! Lodoïska devait mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore !... Secours mon pére.... qu'il vive !... Vivez tous deux, consolez-vous, oubliez-moi.... Cherchez partout ma chère.... elle ne put prononcer le nom de sa fille, elle expira. Son père lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne je vis la terre engloutir tout ce que j'aimais !...

Quel moment !... Pulauski veilla sur mon désespoir ; il me força de survivre à Lodoïska.

Lovzinski voulut continuer ; ses sanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment, passa dans un cabinet voisin, et ne tarda pas à rentrer une miniature à la main. Voilà, me dit-il, le portrait de ma petite Dorliska ; voyez comme elle était déjà belle ! Dans ses traits à peine développés, je reconnais tous les traits de sa mère... Ah! si du moins... J'interrompis Lovzinski : La charmante figure ! m'écriai-je ; elle ressemble à ma jolie cousine ! Voilà bien le propos d'un amant, répondit-il ; l'objet qu'il adore, il le voit partout!... Ah ! mon ami, si du moins Dorliska m'était rendue ! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement, je ne dois plus l'espérer.

Ses yeux se remplissaient encore de larmes qu'il s'efforça de retenir : il reprit d'un ton pénétré l'histoire de ses malheurs.

Pulauski, que son courage n'abandonnait jamais, et dont les forces s'étaient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avais laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, et que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux pour lesquels nous trouvâmes un passage en faisant plusieurs détours, nous parvînmes à transporter dans notre caverne nos meubles et nos provisions qu'il fallait ménager, si nous

voulions rester long-temps dans cette solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir; nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva durant quelques jours, elle se corrompit enfin, et notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisans, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent au bout de trois mois entièrement consumées.

Quelques pièces d'or, et la plus grande partie des diamans de Lodoïska, nous restaient encore. Ferais-je un second voyage à Pultava? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le ernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem près de Rylks, nous achetâmes un bateau; et, déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem, nous entrâmes dans le Desna: Notre bateau fut visité à Czernicove: la misère avait tellement défiguré Pulauski, qu'il était impossible de le reconnaître. Nous entrâmes dans le Dnieper, nous traversâmes Kiove à Krylow. Là, nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, et de passer à l'autre bord des soldats russes qui allaient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender et d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite et la mort du visir Oglou. Pulauski désespéré voulait traverser les vastes contrées qui le séparaient de Pugatchew, et se joindre à cet ennemi des

russes ; mais nos fatigues nous forcèrent de rester à Zaporiskaia. La paix qui fut conclue bientôt après entre la Porte et la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied, et toujours déguisés, le Boudziac, une partie de la Moldavie, de la Valachie; et après des fatigues inouies, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta; on nous accusa devant le cadi, d'avoir voulu vendre sur notre route des diamans, que nous avions apparemment volés; les mauvais habits dont nous étions couverts avaient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'audience du Grand-Seigneur. Il nous fit donner un logement, et nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs et à Boleslas : nous apprimes par leurs réponses, que les biens de Pulauski étaient saisis, qu'il était dégradé et condamné à perdre la tête. Mon beau-père fut consterné ; il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un régicide ; il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avait jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774, il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion (1) qui enle-

(1) Démembrement de la Pologne, faite par l'impératrice de Russie, l'empereur et le roi de Prusse.

vait à la république le tiers de ses possessions. Ce fut au printemps de 1776, que les Insurgens se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés. Mon pays a perdu sa liberté, me dit Pulauski ; ah ! du moins, combattons pour celle d'un peuple nouveau.

Nous passâmes en Espagne, nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le congrès nous employa dans l'armée du général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposait sa vie comme un homme à qui elle était devenue insupportable ; on le trouvait toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne, il fut blessé à mes côtés. On l'emportait dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il ; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays ! Cruelle bizarrerie de la destinée ! Pulauski tombe martyr de la liberté américaine, et les Polonais sont esclaves !...

Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille ! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures et de nos exploits échauffe ton courage ! que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre tes oppresseurs ! Qu'ils frémissent en la reconnaissant ! Qu'ils tremblent en se rappelant Pulauski !... Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom !... Les barbares ! ils se sont partagés nos provinces ! Lovzinski, voilà ce qu'il

ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la patrie, la vengeance devient indispensable et sacrée. Tu dois aux Ruses une haine éternelle ; tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit, il expira (1). La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

Mon ami, j'ai combattu pour les Etats-Unis jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***, qui a long-temps servi en Amérique, dans le corps que commandait le marquis de la Fayette, M. de C*** m'a donné une lettre de recommandation pour le baron de Rosbelle. Celui-ci a pris mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa province que pour venir m'établir à Paris, où je savais qu'il ne tarderait pas à me suivre. Cependant mes sœurs ont rassemblé quelques faibles débris de ma fortune jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, et du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler par leur présence l'infortuné Lovzinski.

---

(1) Pulauski fut tué au siège de Savannah, en 1779.

Fin de Lodoïska.

LA FEMME DE BATH,

OU

Ce que les femmes désirent le plus.

Dans le vieux temps, lorsqu'Arthur régnait, et remplissait l'univers de ses glorieux exploits, un de ses courtisans, chevalier, et bachelier qui plus est, voyageant un jour, rencontra une jeune fille qui allait à la ville, et qui marchait de la meilleure grace du monde. N'écoutant que sa folle ardeur et la pétulance de son âge, il usa de violence pour satisfaire sa brutale passion. Il voulut ensuite se sauver, mais la populace s'assembla, poursuivit le ravisseur et l'emmena garotté devant les juges de la capitale.

Arthur chérissait le coupable, mais qu'aurait-il pu faire pour lui ? Les souverains étaient eux-mêmes les organes de la justice. Le cri public, les pleurs de la fille, tout l'obligea à condamner le ravisseur à la mort. Après le jugement, la belle Genièvre, femme d'Arthur, crut devoir implorer la clémence du prince, et ce bon roi laissa la reine maîtresse du sort du chevalier. Toutes les dames s'intéressaient à son aventure, et le regardaient comme un martyr de l'amour; elles tinrent conseil avec la reine, et résolurent, si elles ne pouvaient sauver le coupable, du moins de retarder son supplice. Il fut donc appelé devant le tribunal féminin, et après mûre délibération, la reine faisant la fonction d'orateur, prononça en ces termes le jugement de la chambre :

Chevalier, j'ai demandé ta grace, et ta destinée a été remise entre mes mains. Je connais combien tu as offensé notre sexe; mais enfin sa douceur ne lui permet pas de voir répandre tranquillement le sang de l'offenseur. Je suspends donc pour aujourd'hui ton supplice, et je réserve ta punition à un autre temps, à moins que tu ne répondes à cette question: « Quelle est la chose que le sexe désire davantage ? » Mets-y toute ton attention et toute ta sagacité: ton sort dépend actuellement de toi. Ma bonté va plus loin: je te donne un an pour aller chercher par le monde les secours qui te seront nécessaires.

Le chevalier part sous caution. Dans son voyage il consultait tout le monde, questionnait tous les allans et venans, mais surtout les femmes. Elles ne s'accordaient point sur l'objet de la question: l'une souhaitait les dignités et les rangs, et d'autres la santé. Les vieilles désiraient un visage plus frais; les laides, une plus jolie figure; les veuves, un second mari; les femmes mariées, d'être délivrées du leur; les filles, de goûter au moins quelques douceurs de l'amour, en attendant le tardif hyménée.

L'année du délai s'était écoulée en courses inutiles. Il ne lui restait plus qu'un jour jusqu'au moment où il devait répondre à la question de la reine, et il n'était pas plus instruit qu'avant son départ. Désespéré, perplexe, et tremblant, il reprit la route de la capitale. Un heureux hasard le conduisit dans une forêt dont la sombre horreur inspirait l'effroi. Au clair de

LA FEMME DE BATH,

OU

Ce que les femmes désirent le plus.

Dans le vieux temps, lorsqu'Arthur régnait, et remplissait l'univers de ses glorieux exploits, un de ses courtisans, chevalier, et bachelier qui plus est, voyageant un jour, rencontra une jeune fille qui allait à la ville, et qui marchait de la meilleure grace du monde. N'écoutant que sa folle ardeur et la pétulance de son âge, il usa de violence pour satisfaire sa brutale passion. Il voulut ensuite se sauver, mais la populace s'assembla, poursuivit le ravisseur et l'emmena garotté devant les juges de la capitale.

Arthur chérissait le coupable, mais qu'aurait-il pu faire pour lui? Les souverains étaient eux-mêmes les organes de la justice. Le cri public, les pleurs de la fille, tout l'obligea à condamner le ravisseur à la mort. Après le jugement, la belle Genièvre, femme d'Arthur, crut devoir implorer la clémence du prince, et ce bon roi laissa la reine maîtresse du sort du chevalier. Toutes les dames s'intéressaient à son aventure, et le regardaient comme un martyr de l'amour; elles tinrent conseil avec la reine, et résolurent, si elles ne pouvaient sauver le coupable, du moins de retarder son supplice. Il fut donc appelé devant le tribunal féminin, et après mûre délibération, la reine faisant la fonction d'orateur, prononça en ces termes le jugement de la chambre:

Chevalier, j'ai demandé ta grace, et ta destinée a été remise entre mes mains. Je connais combien tu as offensé notre sexe ; mais enfin sa douceur ne lui permet pas de voir répandre tranquillement le sang de l'offenseur. Je suspends donc pour aujourd'hui ton supplice, et je réserve ta punition à un autre temps, à moins que tu ne répondes à cette question : « Quelle est la chose que le sexe désire davantage ? » Mets-y toute ton attention et toute ta sagacité : ton sort dépend actuellement de toi. Ma bonté va plus loin : je te donne un an pour aller chercher par le monde les secours qui te seront nécessaires.

Le chevalier part sous caution. Dans son voyage il consultait tout le monde, questionnait tous les allans et venans, mais surtout les femmes. Elles ne s'accordaient point sur l'objet de la question : l'une souhaitait les dignités et les rangs, et d'autres la santé. Les vieilles désiraient un visage plus frais ; les laides, une plus jolie figure ; les veuves, un second mari ; les femmes mariées, d'être délivrées du leur ; les filles, de goûter au moins quelques douceurs de l'amour, en attendant le tardif hyménée.

L'année du délai s'était écoulée en courses inutiles. Il ne lui restait plus qu'un jour jusqu'au moment où il devait répondre à la question de la reine, et il n'était pas plus instruit qu'avant son départ. Désespéré, perplexe, et tremblant, il reprit la route de la capitale. Un heureux hasard le conduisit dans une forêt dont la sombre horreur inspirait l'effroi. Au clair de

la lune, il aperçut une troupe agréable de femmes qui se tenaient par la main pour danser en rond. Le chevalier s'avança vers elles, car partout où il rencontrait des femmes, il se flattait toujours que quelqu'une pourrait lui donner l'explication de son énigme. Mais ces femmes à sa vue s'enfuirent avec une légèreté surprenante. Il ne resta qu'une vieille sorcière d'une laideur extrême. Elle était auprès d'un chêne, appuyée sur son bâton et à demi-courbée par le faix des ans. Après une révérence honnête : Beau chevalier, dit-elle, que faites-vous si tard et sans guide dans une route aussi peu fréquentée? Je devine que vous avez quelque peine qui vous trouble, et qui vous a fait entreprendre le voyage que vous faites. Notre sexe est porté d'inclination à servir les chevaliers aussi courtois que vous. Un bon conseil peut faire cesser vos maux. Prenez-moi pour votre confidente : la sagesse doit se trouver avec l'âge. Puisque vous voulez, bonne mère, répondit le chevalier, que je vous apprenne la cause du chagrin qui me dévore, sachez que ma vie est demain à son dernier terme, si je ne réponds pas à cette question : « Ce que les femmes désirent le plus. » Si vous pouvez me tirer de ce mauvais pas, soit par bonté naturelle, soit dans la vue de quelque salaire, parlez, et exigez de moi tout ce que vous voudrez. La vieille fit jurer au chevalier, qu'après qu'elle l'aurait mis en état de répondre à cette question, et par-là de sauver sa vie, il lui accorderait ce qu'elle lui demanderait, bien entendu que ce serait une chose qui dépendrait de

lui. Les conditions acceptées, ils partirent et firent avec une diligence incroyable ce qui leur restait de chemin, pendant lequel la vieille fit au chevalier sa leçon sur ce qu'il devait répondre.

A peine fut-il arrivé, que le sénat femelle s'assembla, et toutes les femmes de la ville vinrent entendre la réponse du chevalier. « Madame, dit-il à la reine Genièvre, ce que votre sexe désire le plus, c'est la souveraineté et le droit de commander à leurs maris et aux autres hommes. Vous voulez que tout soit à vous, argent, maisons, terres. Vous voulez dominer en tout et partout. Vous prétendez que nous vous obéissions comme des esclaves : les femmes dans tous les rangs ont la même prétention. Voilà ce que j'ose dire comme une vérité, et la seule réponse que je doive à votre question. »

Il n'y eut pas une seule femme qui ne convint que le chevalier avait raison. Ainsi, la belle Genièvre, en rougissant, prononça que [par la justesse de sa réponse, il avait mérité le pardon de sa faute, et qu'il fallait qu'avec la vie on lui laissât la liberté.

On vit aussitôt la vieille qui vint se prosterner devant la reine, et lui dit : Madame, avant que la cour se lève, permettez que je sois entendue. C'est moi qui ai dicté au chevalier sa réponse. Toute autre qu'une femme n'aurait pu l'instruire si bien. Je lui avais auparavant fait promettre que, si je lui sauvais la vie, il m'accorderait tout ce que je lui demanderais : mes engagemens sont remplis, il faut qu'il rem-

plisse les siens. Pour salaire, j'exige qu'il m'épouse. Le chevalier ne put pas nier sa promesse; mais il crut pouvoir espérer qu'on ne le forcerait pas de faire un pareil mariage, et il fit toutes les représentations nécessaires. Les femmes qui étaient juges et parties, ne se payèrent point de ses raisons, et décidèrent qu'il prendrait pour femme la vieille sorcière, sa bienfaitrice. Le malheureux chevalier voyant qu'on ne faisait par là que changer le genre de son supplice, puisqu'on l'attachait à ce cadavre vivant, offrit tout ce qu'il possédait pour se délivrer de la vieille. Telle que je suis, lui disait-elle, par tes sermens, tu es à moi pour la vie, et je serai toujours, malgré toi, ta chère et très soumise épouse. Dis plutôt mon supplice, répondait le chevalier. Je ne suis nullement tenu aux sermens que tu me rappelles. La sorcellerie n'est-elle pas marquée visiblement dans notre aventure? Je renonce pour jamais à de pareilles chaînes. La vieille eut encore recours à ses juges qui confirmèrent leur sentence, de sorte que le pauvre chevalier fut obligé, en enrageant, de donner sa main à la vieille. Le nouveau marié, le jour des noces, ne pouvant soutenir la vue de sa dégoûtante moitié, se cacha comme un hibou. La couche nuptiale fut aussi triste: le mari ne fit que se tourner et se retourner, et se retrancha dans un coin du lit. La vieille, excédée de ses dédains, ne put se taire, et lui parla en ces termes:

Tous les chevaliers de la Table ronde sont-ils donc aussi peu galans que vous? Tournez-vous

de mon côté, cher époux ; si je ne puis rien gagner sur vous, laissez-vous persuader par la raison, ou du moins dites-moi quels sont mes torts. Je suis prête à tout réparer.

De quelle réparation es-tu capable, reprit le chevalier? Peux-tu changer ton âge et ta figure?

Graces à Dieu, reprit la vieille, tu n'as donc point de justes sujets de plaintes? Je suis laide et vieille : Eh bien ! que n'y gagneriez-vous pas en qualité de mari? Un corrupteur, un nouvel Egiste ne viendra point aporter le trouble chez vous. La jalousie, ce poison de la vie conjugale, ne vous tourmentera point : l'âge et la laideur sont les meilleurs gardiens de la chasteté des femmes.

Cependant, comme je vous vois attaché aux préjugés ordinaires des hommes, et que je ne désire rien tant que votre satisfaction, voici ce que je veux faire en votre faveur. Je puis disposer de deux dons, et je vous en laisse le choix. En restant difforme comme je suis avec toutes les incommodités de la vieillesse, je serais toujours bonne, douce, soigneuse, tendre et soumise à mon mari : ou voyez, si vous m'aimez mieux jeune et belle, avec tous les risques qu'on peut courir avec la jeunesse et la beauté. Pesez le danger d'un bonheur incertain, avec les avantages d'un commerce sûr et tranquille ; et ne vous en prenez qu'à vous même, si dans la suite vous vous trouvez à plaindre.

Quelque dégoût que le chevalier eut pour sa vieille, il ne put s'empêcher d'admirer son

éloquence, sa bonté, sa prudence. Choisissez; pour moi, lui dit-il, je m'en remets entièrement à vous qui connaissez mieux que personne la valeur du bien et du mal.

Je triomphe, s'écria mon épouse, puisque j'ai gagné votre cœur : apprenez tout votre bonheur. Je ne vous avais promis qu'un des dons, je puis vous les procurer tous les deux. Je serai aussi belle que bonne, et je ferai de toutes façons votre bonheur. Jouissez-en dès à présent, et voyez si je ne suis pas bien corrigée de cette laideur qui me rendait si odieuse à vos yeux Le chevalier à l'instant, au lieu de sa vieille, vit une jeune personne de la plus grande beauté. Transporté de joie, il prit ses beaux bras d'ivoire, et il trouva, comme Pygmalion, sa charmante statue animée. Les caresses les plus tendres annoncèrent le bonheur qui allait couronner ces deux amans dans les chaînes de l'hymen. Ce bonheur fut durable, et ne fut jamais altéré.

Puissions-nous aussi être heureux! Que le ciel daigne donner sa protection à tous les mariages, envoyer aux jeunes filles d'aimables maris, et aux veuves des époux qui vallent mieux que leurs prédécesseurs. Enfin puisse-t-il punir de tous ses fléaux ceux qui refusent de se laisser gouverner par les femmes.

FIN.

LILLE — IMPRIMERIE DE BLOCQUEL.

